

LAURENT

1. "Je rumine mes malheurs: c'est pour essayer de les digérer."

Je me considère parfois comme un homme fini, mais pas à tous les jours. Une chose est certaine: à quarante-cinq ans, **j'ai commencé à paralyser doucement mais sûrement et**, maintenant, me voici en chaise roulante, avec toute la misère du monde à la faire avancer tellement mes bras sont faibles et mes mains molles.

Les médecins ne sont même pas capables de mettre un nom sur la maladie que j'ai eue. Ce doit être un virus qui m'est entré dans le cerveau. Je me demande bien par quelle porte... Ce qui me console tout de même, c'est que la meilleure partie de mon hospitalisation s'en vient vite: je m'en retourne à la maison la semaine prochaine. C'est le temps. Après six mois, un gars, même très patient, commence à avoir sa chambre de travers sur l'estomac, malgré la gentillesse de tous ceux qui s'occupent de moi.

Et ma femme qui est venue me voir presque tous les jours, durant six mois... et qui n'a plus rien à me dire. Elle n'est toujours pas pour me raconter chaque fois qu'elle a fait son magasinage, son lavage et son repassage. Répéter, c'est ennuyant, quand c'est toujours la même chose. Sans le dire, on était d'accord sur ce point. On se parle de moins en moins si cela continue, on va finir par penser qu'on s'aime de moins en moins... Une situation de fou, je vous dis!

Je sais bien que mon adaptation à la maison va être difficile, mais je vais essayer sérieusement. Revenir infirme dans **son milieu, alors qu'avant je courais en liberté de tous les côtés**, et être pris pour rester assis tout le temps, ça va certainement me contrarier. D'un autre côté, si je veux crever tout de suite, je n'ai qu'une chose à faire: c'est de rester ici encore durant un

mois ou deux. Donc, je pars et je suis content. Il me semble que je vais revivre.

Et dans l'état où je suis, je sais que ma sortie va me faire en même temps sortir de ma dépression. Vous allez voir ce qui va arriver: j'ai fini de faire des progrès ici et c'est chez moi qu'il me reste à en faire. Quand je me sens déprimé, j'ai tendance à me replier sur moi-même comme si je m'en voulais. Je rumine mes malheurs: c'est pour essayer de les digérer. Ce qui me choque le plus, c'est que je ne trouve pas de bonnes raisons pour m'expliquer ce qui m'arrive. Ou bien j'en ai trop et je ne me sens pas assez en forme pour les démêler toutes.

Non, mais sincèrement... Vous pensez que c'est intéressant ce que je vais vous dire. J'espère que vous m'aidez un peu en me posant des questions. Et dire qu'avant mon histoire, j'étais porté à me moquer des gens qui racontent leurs maladies. Il s'agit que j'en attrape une pour que l'envie de faire la même chose me vienne. C'est curieux de voir à quel point les choses changent avec le temps.

Il n'y a rien de plus plat que le récit des opérations chirurgicales et des séjours à l'hôpital de tous et chacun. On assiste comme à un concours. C'est à qui passerait le plus près de la mort: "Moi, j'ai été trois mois dans le coma! Moi, j'ai passé sept heures sur la table! Moi, le coeur m'a arrêté de battre durant cinq minutes!"

Et me voilà en train de devenir une de ces commères. On se vante de ses bobos comme s'il s'agissait de trophées. C'est peut-être une façon de faire baisser l'inquiétude. Autrement, personne n'en parlerait.

2. "Les handicapés doivent cesser de penser à ce qui est perdu et regarder ce qui reste."

Il m'arrive de faire de l'humour sombre. Je me dis que, moi au moins, j'ai une bonne raison pour ne plus passer la tondeuse l'été et ne plus pelleter de neige l'hiver. Et ma femme qui continue dans le même ton: "Et la vaisselle, tu as fini de l'essuyer!" Je suis réduit, comme je le lisais dans une revue, à un état de passivité permanente. Même si je veux, je ne peux pas. Ma ma-

ladie devrait faire l'affaire des paresseux. Mais je n'en suis pas un.

J'ai bien de la difficulté à manger seul. Il me faut une broche spéciale pour retenir ma cuillère. Quand je fume, je vais arrêter bientôt, on doit venir cueillir la cendre au bout de la cigarette avant qu'elle ne tombe et ne brûle mes culottes. Et ce qui va en surprendre plusieurs, les cuisses pourraient me cuire comme un steak que je ne sentirais rien, étant donné ma Paralysie.

Oui, je me sens déprimé et inutile. Ce qui me retient en vie, parce que j'ai toutes les cartouches qu'il faut pour me faire sauter la caboche, c'est que je suis jaloux. Et quand je suis jaloux, je deviens enragé. Et quand on est enragé après quelqu'un, les idées de suicide ne nous viennent pas dans la tête.

Donc, si je suis encore en vie, avec ma quadriplégie, c'est que par moment, j'ai envie de claquer sur les gens qui ne sont pas handicapés. C'est de valeur que je n'aie plus de force dans les jambes pour leur botter le derrière. Même chose pour mes bras: je ne peux pas leur mettre la main sur la gueule à mon goût. Je ne suis même plus capable de me fermer le poing. Mon avenir dans la boxe est fortement compromis.

Si les gens bien portants se rendaient compte plus souvent de leur bonne santé, ils cesseraient de se plaindre au moindre petit mal de tête... Ouais! Je les vois marcher sur leurs deux pattes, mettre les jambes l'une devant l'autre, balancer les bras à la bonne vitesse, monter et descendre des marches, s'asseoir et se relever, prendre des paquets, les emporter et les déposer, se tourner sur un talon, regarder derrière eux, manger, mâcher et avaler sans forcer. Je les observe pendant qu'ils font tous ces gestes et ils ne s'en rendent même pas compte, les salauds!

Cela m'agace et cela m'enrage. Je demandais à un de mes amis de jadis, un jour: "Qu'est-ce que la bonne santé?" Il m'a répondu de façon originale: "C'est quand je viens de finir d'avoir mal au ventre!"

Le monde devrait se sentir heureux seulement du fait de pouvoir respirer. Moi, je suis obligé de respirer seulement avec le haut des poumons. Je suis paralysé de là jusqu'au bout des pieds. Oui! Les gens s'habillent, se déshabillent, se lavent, se frottent tant qu'ils le veulent, ils se nettoient, se grattent, se

peignent, se brossent les dents, se boutonnent et se déboutonnent, se chaussent, se lacent, et ils ne s'en souviennent même pas qu'ils ont fini de faire toutes ces choses.

Et moi... je reste là à ne rien faire, à attendre que d'autres les fassent à ma place. Ne pensez-vous pas que j'ai de très bonnes raisons de me sentir jaloux? Heureusement que j'ai changé un peu depuis quelques mois. J'ai fait des efforts et des progrès. Moi au moins, j'ai du mérite à me laver le visage. Au début, je devenais bouillonnant de rage et je me demandais pourquoi. Et un jour, j'ai entendu le mot "jaloux" dans une conversation et j'ai découvert que j'en souffrais énormément.

Dans les premiers temps de paralysie, j'étais pas mal exigeant. Je m'arrangeais pour rendre les gens malheureux dans leur belle peau, moi le gars en chaise roulante. Je leur demandais de me pousser, de m'allumer, de me servir. J'échappais des choses pour qu'on les ramasse, je parlais tout bas pour qu'on m'écoute mieux. J'étais en train de devenir un maniaque jusqu'à ce que ma physiothérapeute me demande avec un petit sourire en coin: "Votre femme, est-ce qu'elle aime ça vous servir?"

J'attirais l'attention des gens autour de moi pour mieux les humilier. Et souvent, quand ils s'offraient pour me rendre service, je leur disais être capable de me débrouiller seul. J'étais content seulement à imaginer qu'ils tomberaient dans mes pièges enfantins...

Ce qui m'a aidé à changer, c'est une conférence qu'est venue nous faire une femme extraordinaire du nom de Rosanne Laflamme. La pauvre Rosanne, vers l'âge de trois ans, a passé sous la faucheuse de son père et elle y a perdu un bout de bras et deux bouts de jambe. Une boucherie épouvantable! Elle a survécu. Elle enseigne maintenant dans un cours de commerce. Elle marche avec deux jambes artificielles. Ce n'est que vers l'âge de trente-cinq ans qu'elle s'est décidée à regarder un peu plus en dehors d'elle. Elle s'est mise à faire du sport. Elle nous a raconté à l'aide de diapositives comment elle s'en est sortie. C'est incroyable ce qu'elle fait. Elle en fait presque trop... mais elle a beaucoup de temps à reprendre.

Elle nous a intéressés au plus haut point... Un jour, elle faisait du ski. Il paraît qu'elle est très habile malgré ses deux

jambes en prothèse. Et elle tombe. Une de ses bottes lui sort du pied. Rosanne est toute étourdie. Un bon jeune homme vient lui aider à la remettre et il lui fait la leçon suivante: " Mademoiselle, vous devriez mettre des bas de laine pour faire du ski et pas seulement un petit bas de nylon. C'est pas assez chaud. Regardez, vous êtes toute gelée!" Et le bon jeune homme lui tâta le pied artificiel et ne s'apercevait de rien...

A la fin de la soirée, elle a dit quelque chose de très simple et de très vrai... Les handicapés doivent cesser de penser à ce qui est perdu et regarder ce qui reste pour s'en servir au possible. Je suis tout à fait d'accord avec elle... Mais ce qui me reste est tellement petit que j'en n'ai pas assez pour occuper toute ma journée...

3. "Je ne peux plus faire pipi, debout, comme un homme..."

C'est difficile à imaginer quand on se sent, mais les gens ne savent vraiment ce que c'est... de ne pas se sentir... Et je ne parle pas du nez puisque de ce côté-là je suis bien pourvu. Et je ne suis pas sourd et je ne suis pas aveugle. C'est toujours ça de sauvé! Pendant un bon bout de temps, j'étais même pas capable de tout goûter. Si je me souviens bien, ma mémoire reste bonne, je ne pouvais pas savourer ni le sucre ni le sel.

Tu manges de la bonne tarte aux pommes et tout ce que tu sens, c'est quelque chose de pesant sur la langue et dans la bouche. C'est triste! Je n'avais que le bout de la langue de sensible. Heureusement, c'est redevenu normal et je peux goûter maintenant autant qu'auparavant... aux saveurs de la vie... C'est une façon de parler.

C'est qu'à l'autre bout que je n'ai pas besoin de nommer, je n'éprouve aucune sensation. Heureusement que je n'avais **pas la manie d'aller trôner sur le bol de toilettes pour y lire** un journal en attendant que mes petits et grands besoins obtiennent satisfaction. J'ai connu un gars qui y passait au moins une demi-heure chaque matin, beau temps, mauvais temps. Je le comprends. Il s'agit d'être privé d'une chose pour en apprécier l'existence.

Je dois vous dire que cela me manque... cette impression de bien-être que l'homme perçoit lorsqu'il expulse les résidus de la cuisine. Cela donne, comme on dit et je suis d'accord, un sentiment de force et de puissance. Pour moi, comme pour tout **le monde, je suppose, cette activité a toujours été pour moi...** défoulante. Même remarque bien entendu en ce qui concerne les matières liquides ou solides! Je me souviens. Je poussais bien fort et quelle joie que d'entendre le bruit du jet sur la faïence ou la porcelaine... Aujourd'hui, c'est fini pour moi ce plaisir intime...

Je ne peux même plus faire pipi debout, comme un homme. Oui ? Vous insistez pour avoir plus de détails. Eh bien! En résumé, je dirais que la disparition de cette jouissance pourtant bien simple, ça me rend malheureux. Moi, monsieur, j'en suis réduit à fonctionner goutte à goutte comme un érable au printemps. Je marche à coup de suppositoires et quand je me serai conditionné convenablement aux deux jours, je vais avoir besoin d'un doigt charitable pour me nettoyer l'embouchure inférieure... C'est bien facile de dire: "Il faut accepter, c'est la Vie! "

Moi j'ajoute que c'est humiliant de retomber du jour au lendemain à l'âge de quinze mois et surtout de savoir que tu ne grandiras plus. Je ne peux même plus faire plaisir à ma mère en me forçant pour contrôler mes intestins.

Quand je pense à mon retour à la maison, voilà un détail qui devient pour moi une obsession. C'est dur à envisager d'imposer des tâches supplémentaires de ce genre à ma femme, même si je suis convaincu qu'elle le fera avec amour.

4. " Un handicapé, c'est un naufragé sur une île déserte."

Je désire fortement m'en retourner chez moi et en même temps, j'ai peur de m'ennuyer de l'hôpital, j'allais dire... l'hôtel... Parfois, je crois que ce qui me conviendrait, ce serait un bon petit hôpital pour malades chroniques, un petit coin bien tranquille pour attendre tranquillement d'y crever avec un bel arrêt subit du coeur. Là au moins, les gens qui y travaillent sont

payés pour prendre soin des malades, et s'ils se fatiguent de leur ouvrage, ils n'ont qu'à s'en aller gagner leur vie ailleurs. Au fond, personne n'oblige personne à décrotter autrui.

Comparés à ma femme, ils font leur ouvrage en s'occupant de plusieurs patients en même temps. Après leurs huit heures, ils s'en vont à la maison et ne reviennent que le lendemain. Moi, ma femme va m'avoir sur les bras vingt-quatre heures par jour et sept jours par semaine... Et je suis de la catégorie des poids presque lourds: cent soixante-dix livres¹. Elle va s'arracher le coeur et les muscles à tirer après moi, le gros plein de soupe immobile... obligée de s'éveiller la nuit pour me tourner dans mon lit. Une chance que je sens qu'elle m'aime!

Et s'il faut qu'à ne rien faire, je me mette à engraisser, que voulez-vous que ma femme, avec ses quatre-vingt-douze livres², fasse avec ma masse? Elle va s'exténuer et devenir elle-même une patiente dans un département qui a des chances d'être la **psychiatrie**.

Un handicapé, monsieur, c'est comme un naufragé sur une île déserte. Il doit repartir à zéro et ce n'est pas toujours l'histoire de Robinson Crusoé. Quand ma femme et moi, on va avoir fini de se répéter les mêmes choses banales, on va se taire et on va s'éloigner chacun de son côté. Moi, je vais me refermer dans mon inutilité et elle, elle va brûler ses calories dans le vide. C'est gai comme avenir. Elle va se fendre en quatre pour moi et finira par croire que toutes les épreuves qu'elle a, c'est bon pour le salut de son âme. La vie n'est pas assez compliquée comme ça: il faut y ajouter le ciel! Mais d'un autre côté, si le bon Dieu rend ses services à ceux qui y croient, tant mieux pour ces naïfs-là! Si une petite prière, un bout de messe, cela donne une petite joie ou un petit espoir, je suis bien malvenu d'en rire.

Mais de là à m'asperger les jambes avec de l'eau bénite ou à me frictionner, en autant que je le peux, avec de l'huile **de saint Antoine de Padoue**, là j'ai envie de rire et de rire très fort. En ce qui me concerne, je ne me darde pas très fort sur la chose religieuse. Ça avec l'horoscope et le tirage aux cartes, ça me semble fait pour aller dans la même boîte!

¹. 170 livres: 77 kilos.

². 92 livres: 42 kilos.

5. "J'ai parfois envie de dire à ma femme de se trouver un autre homme."

Malgré tout ce que je peux dire ou penser, mon plus grand réconfort, c'est encore ma famille: ma femme, mes quatre enfants, deux garçons, deux filles, mes quatre frères, mes deux soeurs, et vous ne me croirez pas, mes beaux-parents, mes six beaux-frères et mes trois belles-soeurs. Ça fait un joli paquet de monde et ils ont tous pour moi une sympathie sans bornes. Et ce n'est pas à cause de mon état. On s'entendait à merveille avant que le malheur me tombe dessus. J'apprécie beaucoup leur compréhension. Ils ne me considèrent pas comme un handicapé. Si mes mains s'améliorent, ils sont prêts à se cotiser pour me faire un cadeau: adapter ma voiture à mes besoins pour que je puisse la conduire avec mes deux bras. Si cette chose-là arrive, ce sera une merveille incroyable. Cela arrive pour d'autres, alors, pourquoi pas à moi! Vous ne pouvez pas savoir: délaisser l'automobile, c'est pour un handicapé, un des pires emmerdements... Donc, avec ma bande de parents bienveillants, **je n'ai pas besoin d'invoquer saint Joseph de Beauce ni sainte Anne Des Monts.**

C'est moi qui détiens le record des visites. Un dimanche, on est tous sortis de ma chambre, il n'y avait plus de places, et on est allé s'installer au solarium: on était quatorze. Ça arrivait de tous les bords. Et j'aime ça, parce qu'ils me parlent de ce qui se passe ailleurs et ne s'informent qu'un petit peu de ce qui se passe dans mon cas.

Ils veulent même fêter notre vingt-cinquième anniversaire de mariage en juin. Ça me gêne en grand mais comment leur refuser? Je n'ai qu'à les laisser faire... Il me semble me voir entrer dans la salle. Ils vont être au moins trois cents personnes, et même plus, avec les enfants, et sans compter mes compagnons de travail. Ils sont une soixantaine au moulin. Je m'énerve déjà. Je serai peut-être moins nerveux quand ça sera le temps. Pour moi, je vais me mettre à pleurer. C'est la première minute qui va être la plus longue et la pire à endurer.

J'ai bien averti un de mes gendres de ne pas faire le fou. Il est pas mal instruit et il veut me composer une adresse. Trop

d'amour, bon dieu, c'est presque plus étouffant que pas d'amour du tout. J'aimerais mieux en avoir moins et plus de force dans mes jarrets...

Concernant l'amour, c'est bien une autre chose qui me chagrine, c'est que je suis maintenant du bois mort... Avant ma femme et moi, on était, c'est pas pour nous vanter, de grands amoureux, dans le lit et la vie de tous les jours. J'ai encore des réactions, mais avant que ma femme puisse en retirer du plaisir, j'ai cent fois le temps de revenir à plat. Elle aurait beau m'embrasser partout, je ne sens rien d'ici en descendant. Même quand je ne vois pas mes mains et que mes doigts s'accrochent dans mes tuyaux de chaise, je ne les sens pas. Même mes épaules sont en partie finies. Si vous me donner une claque d'amitié dans le dos, visez entre les deux omoplates. Sinon, je ne sentirai presque rien...

Ma femme va être drôlement privée. Est-ce bien nécessaire d'en discuter avec elle? J'ai parfois envie de dire à ma femme de se trouver un autre homme. Je ne suis pas encore prêt à lui dire une chose de ce genre. Avec l'éducation qu'elle a reçue et les principes qu'elle a, elle serait bien insultée de s'entendre faire une telle invitation...

Le seul petit plaisir qui me reste, c'est de circuler du mieux que je peux, dans ma belle chaise roulante... Avez-vous déjà voyagé dans cet agréable fauteuil? C'est une bien belle invention. Les plus récents modèles sont plus solides et moins lourds. Quand les pneus sont bien soufflés, et quand tu as le moyen de te payer un coussin en gélatine, on ne peut pas ne pas dire qu'on y est mal à l'aise.

Même si mes bras ne sont pas forts, je parviens à me pousser pas mal n'importe où. Il faut prendre le temps, et du temps, j'en ai à vendre. Ça va bien, surtout quand il n'y a pas d'escalier, ni de côtes, ni de bancs de neige. Essayez donc de monter ou de descendre des marches en chaise roulante: essayez et en plus de votre paralysie, vous aurez des fractures...

Le monde est bâti pour le monde ordinaire, celui qui a quatre pattes, deux en bas, deux en haut. Dans la maison chez nous, il n'y aura pas trop de problèmes. La porte du salon est assez large et celle de la chambre aussi. Celle de la toilette est trop étroite mais avec mon tube et mon sac, je n'aurai pas la

peine d'y aller faire mon tour. Mon beau-frère va m'installer une barre en forme de T qui va pivoter. Je vais me poigner après un triangle attaché à cette barre et une fois le bras de ma chaise enlevé, on n'aura qu'à me pousser pour me transférer dans le lit. J'espère que le truc va marcher. Mon beau-frère me dit de ne pas m'inquiéter. Mais c'est plus fort que moi. Les handicapés, même les plus courageux, ne peuvent pas oublier qu'ils sont impotents et qu'ils le sont éternellement.

Je suis handicapé et je le suis à tous les jours. Je n'ai jamais de congé de fin de semaine. Ça recommence à tous les matins et ça se poursuit durant la nuit. Je me réveille et je le suis. Qu'il pleuve ou qu'il fasse un beau soleil, qu'il vente ou qu'il neige, je le demeure. Et c'est ainsi pour tous les jours de la semaine, même le lundi matin, quand personne ne veut se lever pour aller travailler. Moi, je dis à ces paresseux, je suis jaloux de leur défaut: "Bande de gâtés, soyez contents de vos jambes, même si elles sont laides...!" Et ça recommencera, et ça continuera ainsi jusqu'à ma dernière syncope, celle qui m'amènera sans retour chez mes aïeux.

6. "Je suis handicapé. Je m'ennuie. Entrez me voir!"

J'ai peur de m'ennuyer à la maison. Au début, c'est évident, ce sera nouveau, l'installation, l'adaptation. Tous mes parents vont venir me voir, m'encourager, me distraire. Mes amis, j'en ai une peste, eux aussi seront assez gentils pour me rendre visite. Et quand tout ce beau monde aura fait son devoir social et familial, je me retrouverai seul devant ma télévision à **regarder les Tannants, les Coqueluches et les Femmes d'Aujourd'hui**.

Bien entendu, je sais lire mais à part le journal, je ne m'intéresse pas à beaucoup de choses: les romans, c'est trop long et les affaires de science et d'histoire, je les laisse aux intellectuels. J'ai déjà été chaud en politique, mais à la longue, les ministres et les députés, ils ressemblent à une bande de bouffons.

Je lisais autrefois des revues de bricolage, je m'intéressais à la fabrication des meubles. Mais c'est presque insultant de mettre mon nez dans ces magazines-là actuellement. J'ai même de la misère à tourner les pages. Quand j'essaie de pincer quelque chose avec mes doigts, il faut que je me renverse la main par dehors pour que les tendons raccourcissent. Me voyez-vous faire? Un ignorant qui me voit pourrait croire que j'ai des manières efféminées...

Je vais bientôt avoir un support pour mettre les cartes. Je n'ai jamais été bien fort dans ce sport, mais je suis bien décidé à me spécialiser. J'ai besoin de me garder l'esprit alerte. On m'a aussi conseillé de ne pas trop rester seul afin de ne pas trop penser. Je vais sûrement aller voir mes anciens compagnons d'ouvrage. Le moulin est à cinq minutes et je sais bien qu'avant longtemps, je vais me promener en chaise électrique... Elle va m'être d'un grand secours sur de longues distances.

Je vais peut-être aller au cinéma ou au théâtre: cela va être du nouveau pour moi. Mais encore là, ça coûte cher et mes revenus d'assurances, je n'en suis pas certain, on m'a dit que c'est considéré comme de l'argent imposable. Mon plus grand plaisir, ce sera de siroter une petite bière de temps en temps, bien tranquille à la maison. C'est bon pour éviter des troubles urinaires et ça coûte moins d'argent achetée à la caisse que buée dans une brasserie.

Un de mes amis, façon de parler, qui est lui aussi quadriplégique depuis une quinzaine d'années, m'a dit que s'il s'était sorti de son pétrin psychologique, c'est parce qu'il s'est montré exigeant avec les autres, mais sans faire le baveux... Quand ses amis ont commencé à moins venir le voir, il les appelait, il les invitait, il les forçait parfois à lui servir de chauffeur pour aller faire des commissions. Il organisait des soirées où tout le monde fournissait sa part. C'était rendu que les gens du village avaient hâte de se faire inviter chez Ti-Paul. Ti-Paul avait plus d'entregent et de débrouillardise que moi.

Je veux bien faire comme lui, mais je ne suis pas bien entêté, je n'ai pas le don de la persuasion bien grand. Je me dis une chose: avant de faire ce genre d'invitations, je me forcerai d'abord pour nettoyer mon esprit de tout ce qui l'encrasse. À moins que les deux soient possibles en même temps. Comme

disait mon père: "Si tu veux avoir des idées neuves dans la tête, il faut en faire sortir les vieilles! "

Oui, ma délivrance approche. Je suis capable de faire mes exercices pour mes mains et mes bras, sans avoir un spécialiste **à mes côtés. J'ai bien observé les différents trucs qui servent** à mes gymnastiques. En donnant de bonnes explications à mon beau-frère qui est menuisier, il va pouvoir m'en fabriquer de semblables. J'ai bien promis à ma physiothérapeute de ne pas me laisser ankyloser...

Et si jamais le cafard me prend, j'essaierai de mettre un pratique le conseil original d'un de mes compagnons de chambre. Il m'a dit avec pas mal de vrai dans le ton et je suis sûr qu'il est capable de la faire, il m'a dit: "Une fois rendu chez nous, si je me morfonds trop dans mon coin, je vais demander à un ouvrier, mon cousin, de me tailler un grand panneau. Sur un fond blanc, je ferai peindre en rouge, en grosses lettres JE SUIS HANDICAPÉ. JE M'ENNUIE. ENTREZ ME VOIR!